



Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées
Direction **Laurent Pelly - Agathe Mélinand**



DOSSIER DE PRESSE

Les Sept planches de la ruse

Conception, scénographie et mise en scène

Aurélien Bory

REPRESENTATIONS

MA 16 > DI 21 décembre 2008

TNT Grande salle

CONTACT PRESSE

Brigitte Carette : 05 34 45 05 20
b.carette@tnt-cite.com

CONTACT SCOLAIRES

Philippe Rochefort : 05 34 45 05 24
p.rochefort@tbnt-cite.com



RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

LIEU DES REPRESENTATIONS

TNT-Théâtre de la Cité
1 rue Pierre Baudis - Toulouse
Grande salle

DATES DES REPRESENTATIONS

MA 16, ME 17, JE 18, VE 19, SA 20, DI 21 DECEMBRE 2008

HORAIRE DES REPRESENTATIONS

20h 30 mardi, vendredi et samedi
19h 30 mercredi et jeudi
16h dimanche
Relâche lundi

TARIFS	EURO
Plein	21€
Abonnés	8 >14€
Réduit *	12 €

* Le Tarif réduit est réservé aux étudiants, aux moins de 26 ans et aux demandeurs d'emploi.

ACCUEIL ET LOCATION

TNT-Théâtre de la Cité

1 rue Pierre Baudis – BP 50 919
31009 Toulouse Cedex 6
du mardi au samedi de 13h 00 à 19h 00

T 05 34 45 05 05

du mardi au samedi de 10h à 13h et de 16h 00 à 19h 00

accueiltnt@tnt-cite.com



Communiqué

Aurélien Bory, fondateur de la Cie 111, revient de Dalian en Chine où il a constitué une troupe d'artistes qui excellent aussi bien dans l'acrobatie et la danse que dans le chant et le jeu d'acteur. Pour *Les Sept planches de la ruse*, son nouvel opus, le metteur en scène toulousain se confronte au tangram, un jeu traditionnel qui décline à l'extrême les possibilités combinatoires de la géométrie. Ce casse-tête chinois se compose de sept éléments – cinq triangles de trois tailles différentes, un carré et un parallélogramme – et permet de combiner des milliers de figures. Un terrain de jeu créatif pour Aurélien Bory qui y trouve un territoire transculturel à travers les mathématiques, à la fois science fondamentale de la pensée chinoise et pilier de la culture occidentale.

Sur scène les sept éléments sont manipulés à vue par les acteurs virtuoses, fragiles constructions humaines se glissant entre deux parois ou suspendus dans le vide.

Mouvantes et alanguies, *Les Sept planches de la ruse* instaurent le dialogue poétique de la géométrie et de l'humain, « comme métaphore de la relation des hommes au monde ».



Les Sept planches de la ruse

Conception, scénographie et mise en scène **Aurélien Bory**

Avec

Sun Ruichen, Yu Yingchun, Ding Hong, Jiang Huimin, An Liming, Chen Jianhui, Liu Yu, Qu Aiguo, Tan Zuoliang, Li Liang, Wang Wentao, Zhang Deqiang, Che Hu, Zhang Benchuan

Collaboration artistique **Pierre Rigal**

Traduction et assistance à la mise en scène **Evita De Ayguavives, Hugues Cohen**

Création Lumières **Arno Veyrat**

Lumières et plateau **Tristan Baudoin**

Composition musicale **Raphaël Wisson**

Mixage et son **Stéphane Ley**

Musique additionnelle **Arvo Pärt**

Costumes **Sylvie Marcucci**

Régie générale **Arno Veyrat, Tristan Baudoin**

Réalisation décor **Pierre Dequivre et les ateliers de la Fiancée du pirate**

Chef constructeur **Arnaud Lucas**

Patine **Emily Battersby, Charlotte Delion**

Production, administration et diffusion Scènes de la terre et Cie 111-Aurélien Bory

Production déléguée Scènes de la Terre – Jean-Luc Larguier

Scènes de la Terre Chantal Larguier, Aylana Irgit, Elda Gangloff

Cie 111 Florence Meurisse, Delphine Justumus, Audrey Gautron

Production exécutive à Dalian Monsieur Fan Xiang Cheng, directeur de l'Ecole d'art de Dalian

Coproduction Théâtre de la Ville – Paris, Direction de la Culture - Ville de Dalian, Equinoxe – Scène nationale de Châteauroux

Accueil en résidence Scène nationale de Sénart

Avec le soutien Ville de Toulouse, Région Midi-Pyrénées, Conseil Général de la Haute-Garonne, CulturesFrance

La Cie 111 – Aurélien Bory est conventionnée par le Ministère de la culture - DRAC Midi Pyrénées, la Région Midi-Pyrénées et est aidée par la Ville de Toulouse.

La Cie 111 - Aurélien Bory reçoit le soutien de la Fondation BNP Paribas pour le développement de ses projets.

Durée 1h 15



Notes de conception

Poursuivant une écriture du théâtre basée sur le corps et l'objet, tous deux propres au cirque, j'ai accueilli avec enthousiasme l'idée d'aller rencontrer des artistes chinois de la ville de Dalian, dont le niveau acrobatique est l'un des plus élevés au monde. J'ai ensuite imaginé composer avec eux un conte visuel moderne, en m'inspirant du sens très développé de la métaphore. J'ai choisi comme support du spectacle et comme seul décor un jeu datant de l'antiquité chinoise, découvert en Europe à la fin du XIXe siècle : le tangram, ou en chinois **qi qiao ban**, qui signifie **les sept planches de la ruse**.

Le **qi qiao ban** est un jeu de solitaire. Il est composé de sept éléments géométriques : cinq triangles de trois tailles différentes, un carré, un parallélogramme, qui juxtaposés d'une certaine manière forment un grand carré. Un grand nombre de figures géométriques peuvent être reproduites en variant les juxtapositions, et certaines sont très représentatives des rapports mathématiques et géométriques liant les différents éléments. Une réflexion sur certaines figures permet d'en déduire certains théorèmes géométriques de façon visuelle.

Le fait de chercher dans les mathématiques l'origine du projet est à la fois une continuité dans mon esthétique basée sur la géométrie, mais aussi une façon de déplacer la rencontre avec les artistes chinois sur un terrain neutre, une science majeure à la fois dans la pensée chinoise et dans la culture occidentale.

Le spectacle est ainsi conçu pour quatorze acteurs d'âge différent, qui viendront de l'acrobatie principalement, mais aussi de l'opéra. Les acteurs manipuleront eux-mêmes le décor. Au départ, ce grand carré leur servira de socle, puis les sept éléments se dissocieront et pourront tenir debout sur leur tranche, dessinant des formes de trois à six mètres de haut. Les acrobates travailleront en grimpant sur les faces de ces sept objets, dans un équilibre fragile, contrastant avec leur habituelle virtuosité.

Ces sept formes placeront ainsi l'homme au milieu de forces mathématiques qui le dépassent.

Mais ces propriétés ne seront pas uniquement utilisées en tant que telles. Placées sur la tranche, les sept pièces du jeu formeront des paysages mobiles, dont les combinaisons sont nombreuses. Il s'agit là de mettre l'homme face à des puissances : puissances naturelles d'une part, telles que la montagne, avec les mythes qui l'habitent, et puissances politiques d'autre part, comme la ville, les grands ensembles. Acceptons-nous le monde changeant, ou le rêvons-nous encore immuable ? Que doit-on croire aujourd'hui des forces de la terre, et des forces de l'homme ?

Dans une composition en sept tableaux, ou plutôt dans un poème fait de sept métaphores géométriques, **Les Sept planches de la ruse** veut réinventer la mythologie d'un peuple, d'un monde à part, d'un continent fictif, imaginé non pas en Chine, mais bien plus loin encore, là où « *les yeux furibonds des rois adamantins valent moins que les sourcils baissés des bodhisattvas* » (proverbe chinois).



Variations autour du tangram chinois

L'école d'Art de la ville de Dalian

Après sa trilogie événement où ce créateur expert ès mathématiques et acrobatie explorait le volume, le plan et enfin la ligne, Aurélien Bory a éprouvé le besoin d'élargir encore un peu plus son horizon. Guidé sur les routes de la Chine par Jean-Luc Languier, le Toulousain de la Cie 111 s'est arrêté à Dalian, ville portuaire plutôt novatrice qui affiche sans complexe son amour d'une modernité triomphante. Pourtant, c'est vers tout autre chose, une tradition renouvelée, qu'Aurélien Bory s'est tourné en s'invitant à l'école d'Art de la ville de Dalian, haut lieu d'études et de pratiques : on y étudie en particulier l'opéra de Pékin, un genre à lui tout seul, acrobatie, arts martiaux, danse ou musique. Du théâtre au gymnase, il s'est imprégné de l'atmosphère si particulière que dégage cette école entre deux mondes, un passé prestigieux et un futur ambitieux. Jusqu'à la cantine, lieu de retrouvailles agité et vivace, où notre homme entendra un professeur de *erhu*, le violon chinois, et ses deux élèves. Aurélien Bory sous le charme de cet instrument l'utilise d'ailleurs dans *Les Sept planches de la ruse*, répétées et créées à Dalian même.

L'image d'une famille « recomposée »

Au cours de longues auditions, le metteur en scène a su recréer l'esprit d'une équipe, lui le chef de troupe aguerrri, mais exilé. La distribution des *Sept planches* est pour beaucoup dans la réussite de ce spectacle singulier. Aurélien Bory a ainsi vu se présenter de très jeunes artistes et des anciens. De 18 à 58 ans, la troupe réunie offre l'image d'une famille « recomposée », comme on les aime en Chine, toutes les générations main dans la main. Après ce choix, Aurélien Bory dut apprendre à ces interprètes à désapprendre, oublier leur propre savoir-faire, leur fabuleuse maîtrise. Travail des mains, pratique du yoga ou de la gymnastique, du chant également. Peu à peu, *Les Sept planches de la ruse* se mettent ainsi en place, création comme un trait d'union entre l'esprit occidental et une philosophie plus orientale. Les mathématiques, chères à l'auteur de *Plus ou moins l'infini*, servant de langage commun.

Le tangram, sept pièces aux formes disparates

Mais qu'est-ce donc que ces Planches, *qi qiao ban* en VO ? Ce jeu, *le tangram*, remontant à la haute antiquité et toujours pratiqué, se compose de sept pièces aux formes disparates : cinq triangles aux tailles variables, un carré et un parallélogramme. Aurélien Bory en donne une version en trois dimensions avec des éléments de plusieurs centaines de kilos chacun. Mais à l'oeil nu, le spectateur ne voit que légèreté et maniabilité dans cette partie gagnante. Voguant sur le principe des combinatoires, quasi infinies, Aurélien Bory fait des artistes chinois les manipulateurs de ce *tangram* : mieux encore, invente un jeu corporel où les triangles et autres formes en scène semblent avaler les individus. De l'art de l'interstice, Bory est devenu maître, faisant apparaître - ou disparaître - ici un jeune garçon, là un trio de dames aux belles voix.

Le danger

Le danger, il existe, est parti prenante du processus renvoyant aux aléas du cirque. À Dalian, le public peu habitué, il est vrai, à une approche contemporaine d'un précepte ancestral, lâchait des *Ha* et des *Ho* de surprise mâtinés d'un peu d'effroi. Mais c'est bel et



bien la poésie, signature de la Cie 111, qui emporte le morceau : une rangée d'ombres qui s'écroulent en écho, une silhouette qui se pend du bout des pointes de pieds, une musicienne qui glisse sur le *tangram* grandeur nature. Les tableaux s'enchaînent dans une harmonie de noir et blanc, Aurélien Bory prenant soin de tenir à l'écart les rouges impériaux un peu trop connotés à son goût. *Les Sept planches de la ruse* réussissent alors l'exploit d'être à la fois complètement imprégnées d'une pensée chinoise jusque dans leur lecture du *Yin* et du *Yang*, et de saisir une certaine abstraction plus actuelle. On est surpris par ce que l'on croit reconnaître et qui n'est jamais tout à fait ce que l'on pensait voir.



REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Aurélien Bory

Né en 1972 Aurélien Bory vit et travaille à Toulouse où il développe une esthétique qui combine la scénographie, les arts vivants et les arts visuels. En 1999, il co-fonde la compagnie 111, qu'il dirige depuis. Durant cinq ans, il conçoit et réalise une trilogie sur l'espace, *IJK* (2000), *Plan B* (2003) et *Plus ou moins l'infini* (2005), marquée par la collaboration avec Phil Soltanoff. Parallèlement Aurélien Bory met en scène d'autres projets, et notamment ceux de l'un de ses plus proches partenaires, Pierre Rigal : *érection* et *Arrêt de jeu* sont créés au TNT, respectivement en 2003 et 2006. Dans le même temps, il répond à des sollicitations internationales, notamment à Tanger, où en 2004 il réalise *Taoub*. En 2006, il est invité à Zürich par Martin Zimmermann et Dimitri De Perrot à collaborer à leur dernière création *Gaff Aff*. En 2007 ses aventures l'amènent en Chine pour sa septième création, *Les sept planches de la ruse* montée avec des artistes de Dalian formés à l'Opéra de Pékin. En 2008, pour Stéphanie Fuster danseuse flamenco, il conçoit *Questcequetudeviens ?* dont la première vient d'avoir lieu à Bordeaux.



La presse

Les Inrockuptibles, 15 janvier 2008

Comme souvent dans le travail d'Aurélien Bory, la première image du spectacle donne le ton. Lorsque que commence *Les Sept Planches de la ruse*, on entrevoit une femme à son « erhu », le violon chinois à deux cordes, posée là sur les éléments du tangram. Ce jeu ancien est composé de sept éléments – cinq triangles de trois tailles, un carré et un parallélogramme. Bory en a fait réaliser un modèle plus grand que nature, des pièces de centaines de kilos de quelques mètres de hauteur. Passé l'effet de surprise façon ombres chinoises – les biens nommées - d'un horizon de fessiers, la mécanique se met en branle.

Bien vite, le reste de la troupe de l'Opéra de Dalian, ville de Chine du Nord, va s'activer autour de la soliste, déplaçant dans un ballet somptueux les morceaux posés sur le plateau. Géométrie en trois dimensions où l'humain doit trouver sa place. Au point de parfois se glisser entre les interstices laissés à vue. Une fois triangles et autres dressés, la scène a des allures de paysage de montagne avec sommets et grimpeurs. On escalade les parois, les descend également option varappe. Plus d'une fois, la structure de bois vernis semble aspirer ces interprètes qui s'y risquent, défiant la force des mathématiques – il y a autant de possibilités que de côtés dans ces figures en scène. Aurélien Bory, après le point, le plan et l'infini, se laisse aller avec délice à cet ouvrage combinatoire, trait d'union entre mode de pensée occidentale et culture chinoise. Et se régale.

Il a passé plusieurs mois à Dalian pour trouver les perles rares, des artistes venus du cirque ou de l'opéra. De 18 à 58 ans, son éventail est large, comme autant de familles recomposées. Il a dû lutter, on s'en doute, pour éviter les mimétismes des écoles d'arts locales. Le résultat est soufflant : ces belles individualités ont une présence rare. Les images se succèdent comme dans un temps suspendu offrant de nouveaux espaces à l'imagination de Bory. Grand écart féminin qui épouse l'arête du triangle, suspension du bout des pieds dans le vide, accumulation de corps comme détachés des murs.

Pourtant, *Les Sept Planches de la ruse* va au-delà de la virtuosité. On sent bien que l'adresse est nécessaire mais pas suffisante aux yeux du metteur en scène de la Cie 111 ainsi transporté en Chine. Il fait chanter trois femmes, air populaire des années 1930 ou traditionnel de l'Opéra de Pékin. Il imagine une longue marche où se croisent comédien fantasque, gamin des rues ou apprenti Bruce Lee.

A Dalian, lors de la création du spectacle au Théâtre municipal, les enfants riaient avant de prendre peur. Toute une gamme d'émotions parcourt ce tangram vivant. Au final, nous ne sommes pas certains d'avoir vu les individus dompter les sept planches en question, mais notre imagination a gagné d'autres confins méconnus. Ce frottement de cultures mis en œuvre par Aurélien Bory et son équipe est comme une promesse sensible. La Chine des humbles est, on s'en doutait, plus belle que celle des puissants.

PHILIPPE NOISSETTE

Libération, 8 février 2008

Casse-tête. En Chine, Aurélien Bory a découvert et expérimenté le tangram, ou *qi qiao ban*, qui signifie les «sept planches de la ruse» dont il titre le spectacle. Ce jeu antique décline les possibilités combinatoires de la géométrie. Casse-tête chinois, c'est le cas de le dire, ce puzzle comprend sept éléments, cinq triangles de trois tailles différentes, un carré et un



parallélogramme qui s'épaulent pour composer des figures équilibristes. Ainsi le metteur en piste avait-il trouvé sa base : «*Un territoire transculturel, dit-il, à travers les mathématiques, à la fois science fondamentale de la pensée chinoise et pilier de la culture occidentale.*» Pas besoin d'autre argument dramaturgique ; une plongée dans le *Livre des mutations* ou *Yi King*, autre trésor de la culture chinoise, et le socle du spectacle était là.

Aurélien Bory a ensuite expérimenté ces matières premières, vérifié sur maquette si ses propres ruses fonctionnaient. Ce n'est rien de dire qu'elles sont opérationnelles. *Les Sept Planches de la ruse* sont de toute beauté, grâce notamment à cette entente mathématique qui n'a pas besoin de mots pour communiquer. Les acteurs vêtus de noir s'affairent. Une minute d'inattention, un surpoids en trop, et le château des sept planches peut s'écrouler...

Défi. Cela pourrait renvoyer aux constructions du Bauhaus d'Oskar Schlemmer, ou à la sphère de Laban. Mais nous ne sommes pas dans la danse, dans la composition chorégraphique. Le corps est ici tenu à la prouesse et au défi. Les acrobates réalisent des équilibres sur des surfaces elles-mêmes fragiles, au bord de la disparition. On passe, en fonction des lumières d'Arnaud Veyrat, d'un univers à un autre, de la Chine ancienne à la Chine des gratte-ciels. La composition musicale de Raphaël Wisson opère le même voyage d'un siècle à l'autre. La chorégraphie joue des marches et met en valeur un détail, un petit geste d'art martial par exemple, pour mieux passer à autre chose.

Quant aux interprètes, ils savent faire masse, corps commun construisant les architectures les plus audacieuses. Ils se distinguent aussi en des partitions personnelles ; descendant par exemple des pentes de plus de 80°. La scène telle une banquise qui explose en morceaux pour mieux se reconstruire, est comme une métaphore de la place Tiananmen. La foule est là. On se dresse contre un char.

Si l'exercice est mathématique au départ, il n'en est pas moins charnel sur scène. On ne quitte pas des yeux les interprètes, ni la musicienne souvent éjectée sur un petit bout de banquise, renversée.

Dans ce spectacle qui est un paysage changeant, rappelant la fragilité et la résistance lorsque l'un se glisse dans un interstice dangereux, on ne trouve pas de plage de tranquillité. C'est l'«*intranquillité*» telle que la pensait Pessoa.

MARIE-CHRISTINE VERNAY